

Cet événement tant attendu, c'était comme si malgré les espoirs qui l'avaient bercée, il devenait d'un seul coup dérisoire, presque irréal.

25 avril 1974 !

C'était un beau cadeau d'anniversaire que lui offrait l'Histoire.

Palmira avait cinquante et un ans, cinq enfants, bien vivants et une vie aux mouvements incertains, chargés de craintes, de souffrances, de joies et d'espoirs.

Et une force souterraine absolue !

Cette force, enfant j'en avais senti la présence lorsque les femmes s'écartaient pour se confier des secrets desquels les hommes étaient exclus. Il me semblait qu'il y avait dans leurs regards méfiants des courants mystérieux agissants et je voulais en découvrir les pouvoirs. Ça me semblait bien plus intéressant que les histoires de foot. Dans le déroulement du temps, il m'a semblé que ces mystères devaient ressembler à mes secrètes résistances face aux dangers occultes du monde tel que je le supposais. Mais je n'en ai jamais acquis la certitude.

Aujourd'hui Palmira, plongeait dans ses souvenirs, parce que cette date semblait d'un seul coup donner un sens nouveau au chemin parcouru. Elle avait choisi de vivre avec Tomaz, il y avait maintenant, vingt-huit ans. C'était un homme qui ne lui promettait que des incertitudes et du danger ; les surveillances, les arrestations, les sépara-

tions, la prison, la torture, la crainte de la mort et l'inquiétude. Tout le temps l'inquiétude !

Un homme qui était toujours là cependant, avec qui elle avait traversé les moments de misère et de tempête comme ceux d'espérance et de joie. Un homme qu'elle aimait et admirait malgré les petites trahisons dont sont coupables tous les hommes, en fin de compte.

Elle avait tenu, elle avait avancé, elle avait protégé les siens et s'était remuée comme une saltimbanque sur un fil tendu au-dessus du vide portant sur ses bras ouverts le pesant balancier de la vie. Elle avait marché, son mari à la lumière tamisée des couloirs clandestins, elle dans l'ombre grise, juste derrière.

Elle avait été belle et mince. Aujourd'hui son corps lourd, accumulait les outrages du temps qu'elle avait accepté sur elle comme le prix de ses choix. Des choix qu'elle ne regrettait pas. Son orgueil à elle c'était celui des profondeurs, de la discrétion et de cette croyance en la vie qui l'accompagnait toujours.

Toutes ces grossesses ! Combien déjà, douze, quinze ?

Et les avortements, discrets, portés dans cette surdité de l'ombre, près d'une dizaine sans doute. Elle ne savait plus vraiment. Elle se rappelait la fois où elle dut repartir dans son pays avec ses deux dernières filles, Marie-Thérèse qui avait cinq ans et Janete encore bébé. Le retour au pays comportait des risques. C'était en 1966. Elle avait quarante-trois ans. Son père Antonio était décédé un an plus tôt et elle voulait au moins une fois se recueillir sur sa tombe. Seule elle pouvait être inquiétée et arrêtée. La PIDE ne se gênerait pas. Elle savait que les enfants représentaient une protection. Avec ses filles elle aurait plus de force et de courage et les policiers ne s'en pren-

draient pas aux enfants. Elles étaient attendues. Le Docteur José Vareda les protégerait et sa famille serait présente également. Elle ne pouvait garder l'embryon qui poussait dans son ventre et c'était la raison secrète et principale de son voyage. Cinq enfants à nourrir, à élever, c'était déjà beaucoup. C'était bien de faire des gamins, mais que pouvaient-ils devenir avec les incertitudes du temps ?

Et puis elle ne savait pas si elle pourrait encore endurer une grossesse. La précédente, toute récente avait été pénible et l'accouchement avant terme, difficile.

Le voyage en train, se déroula sans souci jusqu'à la frontière de Vilar Formoso. Au cours de la traversée nocturne en Espagne, les policiers étaient passés pour récolter les passeports comme ils le faisaient habituellement. Cela leur laissait le temps de tout contrôler et de transmettre les informations à leurs homologues portugais. Le train fut stoppé au poste frontière et deux policiers en civil vinrent la chercher dans le compartiment. Elle descendit avec ses deux filles. Un passager attentif l'aida à porter tous ses bagages à terre. Elle fut fouillée, les valises mises en désordre et totalement vidées. Elle fut interrogée. Que venait-elle faire, où était son mari, que transportait-elle, qui devait-elle rencontrer ?

Son père Antonio venait de décéder, elle ne l'avait pas revu depuis son départ, elle voulait se recueillir sur sa tombe et rendre visite à sa mère âgée. Elle s'en tint là !

Les enfants montraient de l'inquiétude et pleuraient de temps à autre, elle les rassura de sa patience. Deux heures !

Le train restait bloqué en gare. Les policiers ne savaient pas s'ils devaient durcir le ton et laisser démarrer le con-

voilà ou s'ils devaient en rester là et la laisser repartir. Ils attendaient des ordres. Le téléphone sonna dans la pièce à côté. Les deux policiers de la PIDE étaient visiblement en colère. Palmira également de voir le désordre de ses valises, elle les obligea à tout remettre en place. Elle avait compris qu'ils avaient reçu les ordres et pas ceux qu'ils attendaient. Elle les voyait quelque peu déstabilisés et sa manière à elle de redresser la tête était d'exiger la remise en place des vêtements dans les valises, même si, elle le savait bien, ce serait fait n'importe comment. Le chef de gare appela le passager qui avait aidé Palmira à descendre ses bagages et deux autres personnes l'aidèrent à reprendre sa place dans le train. Le court message discret qu'elle portait cousu dans une doublure épaisse de son manteau était passé inaperçu, mais elle avait eu peur. Le trajet s'acheva sans autre difficulté.

De cet incident j'ai retrouvé, toujours dans les archives de la police politique deux documents.

Le premier est une circulaire confidentielle de la direction de la PIDE à Lisbonne, qui, curieusement date du 22 août 1958, alors que nous n'avions pas encore rejoint mon père en France :

« Veuillez noter que dès lors que se présente à notre frontière, de retour de l'étranger, PALMIRA FELIPE RODRIGUES FERREIRA RATO, [...] ses bagages soient rigoureusement fouillés en accord avec la douane. »

Le second est un rapport du poste frontalier de Vilar Formoso adressé au directeur de la PIDE :

« En exécution de la circulaire du [...] j'ai l'honneur de communiquer à votre Excellence, qu'en cette date, en collaboration avec les autorités douanières, ont été

fouillés les bagages de PALMIRA FELIPE RODRIGUES FERREIRA RATO, rien n'ayant été trouvé qui intéresse la police. [...] Vilar Formoso, le 4 avril 1966 ». ⁽¹⁵⁾

Le train arrivé à Coimbra, José Vareda l'attendait. Avocat d'affaires et aussi des opposants démocrates, il menait de son côté une action politique, participant aux commissions électorales d'opposition démocratique tolérées pendant les périodes électorales par le régime de Salazar. La PIDE savait que Vareda serait derrière pour soutenir et défendre Palmira. C'est peut-être pour cette raison que l'intervention des frontaliers avait, faute d'éléments subversifs, été limitée. Du moins c'est l'hypothèse qui en fut faite, car il n'y eut aucune information sur le sujet. Elle savait qu'elle était surveillée et suivie par deux individus descendus du train en même temps qu'elle. Le Docteur Vareda n'était pas de ceux que cela intimidait. Pendant le trajet de soixante-dix kilomètres qui les séparaient de Marinha Grande, la filature fut clairement déclarée, mais dans la voiture personne ne pouvait les entendre. Elle devait prendre contact avec certaines personnes et leur transmettre de simples messages d'amitié et deux ou trois informations codées qui ne pouvaient parvenir par une autre voie, tout courrier suspect étant subtilisé. Le message dissimulé, rédigé au crayon sur du papier pelure était destiné à un jeune garçon, Gui Bernardes. Il contenait des renseignements pour que ce dernier puisse partir clandestinement vers la France, rejoindre ses parents et échapper aux guerres coloniales. Vareda s'en occuperait, les messages seraient transmis !

L'accueil dans la « *quinta* » familiale, le *Patio da Lavradora*, fut comme elle s'y attendait, chaleureux et plein de larmes joyeuses.

L'avortement était prévu à Caldas da Rainha, une ville où demeurait une autre branche de la famille. Tout se déroula correctement, il n'y eut pas d'hémorragie, mais elle ne put se mouvoir librement pendant deux jours. Un ami médecin était passé la voir. Ses filles étaient bien occupées avec les cousins, les cousines, les oncles et les tantes. Elle pouvait se reposer !

La révolution des Œillets, la révolution des Capitaines !
Et maintenant qu'allait-il se passer ?

C'était inhabituel de penser à l'avenir dans des termes nouveaux. Cet événement tant attendu, malgré les espoirs dont elle s'était bercée, semblait devenir d'un seul coup dérisoire, presque irréel.

⁽¹⁵⁾ *Archives de la PIDE. Torre do Tombo Lisbonne*

Os cravos da Dona Palmira !

Palmira repartait dans le passé, il fallait certainement s'accrocher aux images du vécu pour comprendre ce qui allait désormais se produire.

La vie en France n'avait pas été facile au début. Palmira se rappelait son arrivée avec ses trois enfants, un soir glacé de janvier 1959 après deux jours de voyage en train. Tomaz l'attendait à la gare d'Austerlitz. Cela faisait près de deux ans qu'ils étaient séparés.

Elle avait dû régler toutes les affaires de la librairie, en négocier la reprise, pour une bouchée de pain et obtenir l'assurance fragile que ses employées conserveraient leur emploi. Elle avait donné le congé de la petite maison confortable où demeurait la famille et payé la jeune femme qui l'avait aidé à s'occuper des enfants pendant l'absence de son mari. Meubles, linge et vaisselle avaient été distribués à ses sœurs et ses parents. Il ne lui restait que les trois valises qu'elle rapportait avec ce qui était utile pour ses enfants, surtout pour ses enfants.

Paris ! Le soir ! Le taxi filait, les pneus grelottants sur les pavés, suivant le fleuve où se réfléchissaient les rais des lumières d'une ville inconnue et si grande. Elle se sentait perdue. Mais elle retrouvait son mari.

Une chambre mansardée au dernier étage d'un hôtel presque vide. Des matelas sur le sol. Un réchaud à alcool. Un unique lavabo pour la toilette et la cuisine.

Des toilettes sur le palier où on pouvait éventuellement se verser des casseroles d'eau tiède sur le corps. C'était peu pour cinq ; elle s'en arrangeait. Sa famille était au complet.

Tomaz partait tôt le matin, prendre le train pour Choisy le Roy où se trouvait son usine et ne rentrait que le soir, la nuit tombée en ce mois de janvier. Ni elle, ni ses enfants ne parlaient un mot de cette langue étrange qu'était le français avec ces sons bizarres et compliqués. Comment pouvait-on parler un tel charabia ?

Elle avait bien rencontré des touristes français à la plage de São Pedro, mais ne s'était jamais posé cette question.

Pourquoi les gens ne parlaient-ils pas la même langue ?

Les journées se déroulaient avec lenteur dans cette unique pièce. Les enfants allaient jouer sur le palier et le balcon au-dessus de la Place Saint-André des Arts. Elle avait peur qu'ils se penchent. Elle n'aimait pas les hauteurs, elle avait le vertige. L'hôtel s'était vidé au cours des premiers jours et ils en restaient les seuls occupants. Il avait été vendu et il fallait partir bientôt. Les propriétaires les avaient prévenus. Tomaz rentrait trop tard pour chercher correctement un autre lieu où habiter. C'était l'hiver, il faisait froid dans cette chambre qui n'était plus chauffée. Tomaz leur avait appris quelques mots, mais c'était difficile. Elle envoyait Vladimira et Carlos chercher le pain et le lait juste en dessous dans la rue, toujours ensemble pour veiller l'un sur l'autre. Vladimira avait onze ans. Elle se dissimulait derrière son frère qui n'en avait que sept, surtout quand il fallait exprimer des choses plus compliquées que d'habitude. C'est lui qui devait parler au boulanger ou au crémier. Il savait bien compter, elle lui faisait confiance.

Et puis un matin, le gérant avait pénétré de force dans la chambre, sans prévenir. Il criait avant de saisir le grand matelas et commencer à le tirer vers les escaliers. Palmira n'avait pas besoin de comprendre ce qu'il disait. Il voulait les jeter dehors. Elle s'accrocha au matelas, le tirant vers l'intérieur. Les enfants étaient affolés et aidaient leur mère comme ils le pouvaient. Elle leur cria d'ouvrir la fenêtre et de crier : « *socorro, socorro !* » Elle-même se mettait à hurler. En bas, dans la rue étroite, sur le trottoir d'en face, on pouvait juste voir les têtes, se découper derrière la pente du toit, se lever vers eux et chercher l'origine des cris. Deux policiers, capeline, képi et ma-traque blanche pendue à la ceinture, montèrent et après discussion, obligèrent le gérant à laisser la famille en paix. Il devait attendre que le père rentre de son travail.

Il fallait partir de toute façon. Un nouvel hôtel. Deux chambres au premier étage, c'était plus propre, c'était mieux. Et puis il y avait d'autres familles qui parlaient d'autres langues. Leurs voisins de palier étaient Espagnols, d'autres, Algériens. Il y avait des enfants.

Avant la fin de l'année, la famille avait fini par trouver un petit appartement de trois pièces. Après ce fut mieux. Tomaz avait dû abandonner son travail de souffleur de verre. Ses mains étaient parcourues de crevasses purulentes et douloureuses. Des crises résiduelles de paludisme le prenaient encore parfois. Le changement fut difficile, mais il trouva un emploi de représentant et les choses s'améliorèrent progressivement. Elle était de nouveau enceinte. Marie-Thérèse est née à la maternité de l'hôpital Cochin.

Et quatre ans après, une fois encore, Janete, mais ce serait la dernière.

Des avortements elle en avait eu, peut-être une bonne dizaine au total. Un grand nombre s'était effectué chez une infirmière au troisième étage de l'immeuble. Une fois elle avait conduit son fils avec une rage de dents à l'école dentaire, derrière l'église Saint-Sulpice. Elle dut l'abandonner à son sort et s'en retourner vite chez elle avant le déclenchement d'une hémorragie, heureusement plus douloureuse que grave.

Les choses allaient ainsi dans sa tête, au fur et à mesure qu'elle repensait à toutes ces années difficiles, aux choix qu'elle avait faits, aux enfants et à son mari.

Son seul délit était d'aimer un homme qu'ils voulaient arrêter. Un homme sans violence et qui n'était dangereux que parce qu'il refusait la misère de son pays et la répression. Un homme qui se battait toujours. Et maintenant que tout semblait terminé, qu'allait-il se passer ?

Les souvenirs encombraient sa tête dans un désordre envivrant. Toutes ces années d'espoir qui d'un seul coup et contre toute attente s'effaçaient. C'était comme un vide !

Un vide ! C'était le comble ! La vie s'était déroulée dans cette attente et désormais c'était comme si rien de tout ça n'avait plus de sens. Tomaz était déjà en train de penser à son prochain retour, dans l'avion du 1^{er} mai, avec tous ses amis. Elle ne savait plus si elle voulait revenir dans son pays. La vie ici était devenue confortable, bien plus qu'elle ne l'avait jamais été. Tomaz avait de très bons revenus. Les enfants avaient grandi, les deux dernières allaient encore à l'école. Elle ne voulait pas bouleverser leurs vies. En dehors d'Ana Claudia qui était encore bébé au moment de leur arrivée en France, Carlos et Vladi avaient énormément souffert. Carlos ne comprenait pas ce qui l'empêchait de revenir là où il avait été heureux. Il voulait retrouver ce qui l'avait bercé sans se rendre

compte que rien ne serait plus pareil. Ses jeux étaient cassés, mais il ne pouvait pas y croire. Vladi allait aborder des âges où les jeunes filles commencent à comparer leurs atours dans une ville remplie de vitrines et de choses qu'elle ne pouvait s'offrir. Vladi voulait aller au bal et s'amuser avec ses amies et Tomaz s'y opposait. Il ne pouvait se faire à l'idée que sa fille puisse danser le Rock, - cette « *americanada* », comme il disait - et se trémousser devant les yeux des garçons. Tomaz n'avait pas confiance dans l'attitude des hommes. Peut-être, était-ce à cause de ses années d'enfermement et de la façon dont les hommes pouvaient bestialement gérer leurs désirs, peut-être aussi parce qu'il connaissait trop bien les siens à l'égard des femmes. Palmira était jalouse, mais elle était là et bien là et ne laissait pas passer les incartades de son mari. Il voulait protéger sa fille, mais ne savait pas comment s'y prendre. Si au moins il avait fait confiance à Vladi, peut-être que sa souffrance à elle se serait apaisée avec le temps. Il était trop absent pour ses enfants. Palmira ne pouvait pas lui en vouloir, elle savait tout cela dès leur rencontre. Vladimira était née juste après son arrestation. Elle l'avait bien emmenée dans ses bras, le voir à la forteresse de Peniche, mais que pouvait signifier pour un bébé, un papa qu'elle avait vu à peine, quoi, une heure par mois au cours de ses trois premières années ?

Et puis quelques mois après son retour de prison, Carlos était né et la venue d'un fils avait focalisé toute l'attention du père. Vladi devait bien ressentir que la venue de son frère lui ôtait le peu de place qu'elle n'avait peut-être jamais eu la chance de prendre. Tomaz était comme beaucoup d'autres hommes, il promenait avec inconscience ces sentiments primaires qui font si mal,

l'orgueil et la fierté, sans comprendre ces choses de la vie, si simples pourtant, et sans imaginer la douleur qu'ils déclenchent. Les hommes sont incapables d'entendre que les forces qui les font tenir dans leurs batailles, qui les maintiennent droit dans leur courage, peuvent blesser atrocement les êtres qui leur sont les plus chers. Vladi s'était renfrognée ; une rage folle qu'elle ne maîtrisait pas était entrée en elle. Elle ne parlait plus à son père, comme si c'était un étranger et un ennemi. Elle mettait son frère en avant pour toute demande de sortie et toute négociation. Vladi devait se dissimuler pour danser ou parler aux garçons de son âge.

Tomaz se masquait les yeux sur l'errance de son fils. Et ce dernier se débattait dans un monde où Palmira ne pouvait faire grand-chose pour l'accompagner. Elle pouvait être présente et écouter son jeune corps repousser la coquille qui l'enserrait malgré lui. Elle savait que la seule chose qu'il était possible de faire pour Carlos, c'était de lui assurer qu'elle serait toujours là pour le soigner et pour lui sourire, avec le maigre sentiment que cette complicité était aussi ténue qu'un filament de cristal. Elle était là et serait toujours là pour chacun de ses enfants. Elle les avait expulsés hors d'elle pour les exposer au monde, ce qu'elle leur devait n'avait rien d'un devoir moral, c'était un devoir naturel, de ceux pour lesquels ne se pose aucune question.

Les œillets étaient fleuris et gras et rouges. Ils dansaient au bout des mains tendues dans la foule de ce 1^{er} mai 1974. Palmira était restée en France pendant que Tomaz laissait éclater sa joie à *Lisboa*, elle n'avait pas voulu le suivre. On parlait déjà du retour, le Docteur José Vareda n'envisageait pas d'autre perspective. La maison allait

être construite. Une maison neuve à elle sur la part de terre qui lui revenait de ses parents. Il faudrait attendre un peu encore que les filles soient prêtes, qu'elles décident elles-mêmes de suivre ou de rester. La vie allait changer et peut-être serait-elle meilleure jusqu'au bout cette fois, où que soit ce bout, derrière l'horizon.

Les œillets étaient les siens. Ceux de son anniversaire.

« *Os cravos da Dona Palmira !* »